

La chanson que j'aime

C'est celle qui te colle à la chair de poule, celle qui mouille à la fleur de peau, c'est le désordre, celle du poing devant l'usine, c'est la goulante collante, c'est le tapin, c'est le ruisseau, c'est le couloir du métro, celle qui pue le prisu, qui vous colle au caddie, c'est la mégot, c'est la pierre jaunie des amants sous la pluie, c'est la vulgaire que j'aime, celle qui crève le Bourgeois, la gros mot, la cochonne, la cœur gros, la romance famélique sur la buée des vitres, my funny Valentine, la brillantine Roja sur les cheveux de ma sœur les samedis soir de cinéma, un art mineur on dit, mais qui le dit ? L'élite ? La chanson que j'aime emmerde l'élite, le bon goût ne la connaît pas. L'élite ne chante pas, l'élite convoque à la cour des troubadours, des gitanes aux yeux de brasiers et les écoute, sourire ennuyé, en tapotant un peu du pied, la chanson, c'est le peuple, ça a toujours été le peuple, c'est la mémoire, c'est le miroir des peuples, c'est la chanson de Craonne, la chanson raconte l'histoire, la vraie histoire profonde et foisonnante des peuples, l'histoire imprévue et fugitive, c'est pas du bronze, pas une statue, on ne peut pas l'arrêter, on la fredonne dans le camp, dans la prison, lèvres fermées, on ne peut pas l'enchaîner, c'est de l'eau dans un panier, c'est de l'air, c'est un air, la chanson s'oppose au pouvoir, à tous les pouvoirs, celle que j'aime se marre, je vais vous chanter le trou de mon quai, je rigole, j'ai cinq ans, je donnerais n'importe quoi pour entendre la voix de Papa, sous le cerisier du temps des cerises, la chanson, c'est l'amour, amours toujours inemployées, celle que j'aime console les charcutiers et berce les enfants morts, c'est l'instant fatal qui se situe très précisément entre les pognes à Jules et le valseur à Lulu, c'est la cargo, c'est la chante faux, c'est celle des culbutes dans l'été du lavoir, celle que j'oublie, celle qui me revient, c'est la douce fredonnée la nuit dans la voiture, c'est la brûlure, celle qui t'attache, la déchirée, c'est la jalouse, c'est la tremblante, c'est la berceuse, c'est l'incomprise qui fait vomir et qui grise, celle qui jamais ne m'habitue.

Daniel MERMET janvier 1995

Là-bas si j'y suis –

carnets de route

Editions la découverte

Nos heures étaient comptées

Au bord de la lagune
Où l'on s'est rencontré,
Le soir, au clair de lune,
Je viens souvent rêver

Je revois tes yeux sombres
qui me faisaient penser
Au rendez-vous des ombres
Qui venaient nous aider

Nous évitions les bruits
De peur qu'on nous entende,
Abrités par la nuit
Qui semblait nous comprendre

Marchant furtivement
De peur que nous trahisse
Un rien, un glissement,
Une pierre qui crisse,
Un animal peureux que l'on a dérangé ...

Car c'était des jaloux qu'on devait se cacher
Nos heures étaient comptées ;
A peine réunis, nous devons nous quitter
Et le dernier baiser qui nous brûlait les lèvres
C'était l'envol des cœurs vers un futur de rêves

André COUDERC- Chirens

